N° 82

Alexis, ou L'erreur d'un bon père

opéra en un acte

du capitaine D

A

M. Brulé

demeurant

Pour un revenu impos

payera

Art

M. Brunel

demeurant à f

Pour un revenu impo

payera

ALEXIS,

OU

L'ERREUR D'UN BON PÉRE,

COMÉDIE,

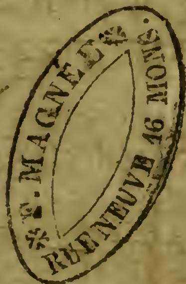
EN UN ACTE, ET EN PROSE,

MÉLÉE D'ARIETTES.

Paroles du Citoyen MARSOLLIER, *Musique du Citoyen* DALEYRAC.

Représenté sur le théâtre Feydeau, le 5 pluviose, an 6 de la République.





PARIS

...braire, rue Saint-André-des-arts,
...gasin des Pièces de théâtre.

...798.) AN VI.

Personnages.	Acteurs.
M. NELCOUR, homme estimable retiré à la compagne.	le cit. *Vallière.*
ALEXIS, jeune garçon jardinier, et fils de Nelcour, dont il n'est pas connu.	la cit. *Rolandeau.*
AMBROISE, brave garçon, protecteur d'Alexis, et jardinier de Nelcour.	le cit. *Juliet.*
CAROLINE, orpheline, élevée par Nelcour.	la cit. *Camille.*

Domestiques.
Musiciens.
Plusieurs amis de Nelcour.

La scène se passe en Suisse, dans une campagne près de Genève.

ALEXIS,

OU

L'ERREUR D'UN BON PÈRE.

Le théâtre représente un sallon qui donne sur des jardins.

SCENE PREMIERE.

(*On voit d'un côté un piano ouvert, au fond un sopha, et au-dessus l'on apperçoit un portrait de famille.*)

ALEXIS, (*seul, assis devant le forté-piano, et achevant de l'accorder.*)

Je vois, j'ai réussi... mademoiselle Caroline sera bien étonnée de trouver son piano d'accord, quoique celui qui s'étoit chargé de l'arranger ne soit pas venu... personne ne soupçonnera le pauvre Alexis, garçon jardinier, d'avoir pû lui rendre ce service... elle desire employer aujourd'hui ses talens à célébrer son bienfaiteur... et ce bienfaiteur... c'est mon père... mon père; quelle situation que la mienne... depuis dix ans haï, chassé par lui... où plutôt par une belle-mère méchante, et qui n'est plus... je me retrouve dans la maison paternelle sans être connu de personne... Sous le nom supposé d'Alexis, je jouis tous les jours du bonheur de voir, d'entendre, de servir celui à qui je dois la vie... Il me parle avec bonté, parce qu'il ignore qui je suis... ah! qu'il l'ignore toujours, plutôt que de perdre, par mon imprudence, le seul plaisir qui me reste, celui de vivre chez lui, et de lui consacrer mes soins...

RONDEAU.

Ah! quel tourment, quelle souffrance;
De voir son père à chaque instant,
Et de cacher le sentiment

Que nous inspire sa présence !
Mais enfin je le vois,
Souvent j'entends sa voix ;
Témoin sans cesse
Du bien qu'il fait,
Je l'adore en secret ;
Et fier de ma tendresse,
Tous les jours je me dis :
» Je suis, je suis son fils !
Oui, son fils. . . . »

Mais quel tourment, etc.

S'il me nommoit son Alexis,
S'il me disoit : mon fils, je t'aime ;
Ah ! quel moment, quel bien suprême !
Tous mes malheurs seroient finis ;
Vain espoir ! je gémis,
Et je redis :

Ah ! quel tourment, etc.

Attendons un instant favorable pour me faire conno[illegible] et cultivons jusques-là les talens qu'on m'a donnés, et qui [illegible]nt un jour me faire trouver grace devant lui... je n'ai mis p[illegible] dans ma confidence, pas même le bon Ambroise ; voyons si l'on n'a rien dérangé ; (*il soulève le portrait de famille, et l'on apperçoit un peu un autre portrait qui est dessous.*) Non, il y est... ce sont ses traits, ses traits chéris ; ils sont si bien gravés dans mon cœur, que je n'aurois eu besoin que de le consulter... mais un portrait en miniature qui m'a été laissé dans mon enfance, la facilité que j'ai eu de l'observer plusieurs fois dans le jardin, tout me dit que j'aurai réussi à le rendre ressemblant... Reprenons courage... qui sait si ce jour... si Caroline... si la nature, si l'amour même ! malheureux Alexis ! tu te flattes en vain... reste dans ton obscurité... vois tous les jours ton père, celle que tu aimes, meurs d'amour, de douleur, mais meurs du moins avec ta propre estime et ton fatal secret.

SCENE II.

AMBROISE, ALEXIS.

AMBROISE.

EH ben ? toujours dans la maison, je parie que tu étois encore là... à gratter cet ogre... tu crois que tu en sais jouer peut-être?... morgué, aulieu de bêcher le jardin, s'amuser à ces faribolles! c'est bon pour les gens riches d'employer leurs mains à des inutilités... mais le pauvre... il faut qu'il travaille, et dur encore !...

ALEXIS.

Mon cher Ambroise, depuis le lever du soleil, j'arrose...

AMBROISE.

Je le sais, je le sais... aussi je ne te dis pas cela pour te gronder... tu est un bon petit enfant... il y a même des jours que tu travailles comme quatre, quand monsieur te regarde, par exemple.

ALEXIS.

Oh oui, cela me donne un courage...

AMBROISE.

Je Je voyons ben... c'est pour cela qu'il faut, quand on a fini sa besogne, se reposer d'abord... et puis après, déjeûner, boire un petit coup avec moi... me faire des contes, aulieu de venir passer ton tems sur ste grande caisse... à faire des tron, tron, des pon, pon, pon... comment ça peut-il t'amuser? moi je baille tant seulement que de penser qu'il y aura encore ce matin un concert où que mamz'elle doit faire voir à monsieur de Nelcour ses progrès.

ALEXIS, (*vivement.*)

Elle en a fait beaucoup !...

AMBROISE, (*riant.*)

Le biau juge, ma foi !...

ALEXIS, (*se reprenant.*)

Je l'ai entendu dire. Son maître va arriver, et elle doit chanter avec lui.

AMBROISE, (*riant.*)

Chanter ! oui... ils appellent ça chanter.... ah, mon dieu ! ils vont si haut, si bas.... que je crois toujours qu'ils vont se casser quelque chose dans le tuyau de la voix... et puis tout le monde d'applaudir, par ma fine ! je le crois ben, c'est pour les

féliciter de ce qu'il ne leur est pas arrivé queuque fâcheux accident, morgué ! je voudrions que par humanité on défendit à tous ces grands chanteux de s'exposer comme ça, tu le verras, ça finira mal.

ALEXIS.

Peut-on parler ainsi d'un art si précieux, et de ceux qui le perfectionnent ?

AMBROISE.

Oui, eh ben... fais comme si je n'avois rien dit. Ne te fâche pas, mon garçon. Oh ! j'ai ben vu déjà que tu avois pris du goût pour ste chanterie; oh, oui ! j't'ons entendu dans le jardin, tu faisois aussi tes fredons.... prends-y garde, je te le dis, cela te gâtera la voix.... Eh, par la sandié, pourquoi donc qu'ils ne chantiont pas à la bonne franquette, comme dans mon jeune tems.... Eh, oui, je sis comme ça, moi....

Premier couplet.

J'aimons que l'on chante gaiment,
Queuques couplets, queuq'chansonnettes...
Ou l'berger près d'sa bergerette,
Lui parl' d'amour ben gentiment.
Eh oui, morguenne,
J'voulons qu'on prenne,
Quelque joli petit refrain,
Qui mette tout le monde entrain
Tout en vuidant nos verres,
Comme faisoient nos pères.

Deuxième couplet.

J'commençons à m'appercevoir,
Qu'il en est de la musique,
Comme d'la politique;
Dont chacun parle sans savoir;
Eh ! mais, morguenne,
Vaut mieux qu'on prenne :
Quelque joli, etc.

Troisième couplet.

Je ne voulons pas me vanter,
Mais si j'sais m'y connoître;

NOTA. Des raisons particulières ayant obligé l'auteur de placer le lieu de la scène en Suisse, ce dernier couplet a dû être supprimé à la représentation.

S'ty là qui chante, trop haut, peut-être;
S'verra forcé de déchanter :
Eh oui, morguenne,
S'tila qui s'mène,
Si vîte dans son Phaéton;
Un beau matin changeant de ton;
Pourra r'monter derrière,
Comme faisoit son père.

Mais voyez donc où que me v'là allé, moi? je dis aussi mon mot. Tant y a, que j's'rons toujours pour les chansons.

ALEXIS.

L'un n'empêche pas l'autre, et ici même, plus d'une fois et avec un égal plaisir, on a entendu les airs les plus savans et les chants les plus gais.

AMBROISE.

Eh bien? puisque cela te plaît tant, je te ferons entrer dans ce sallon, quand mamz'elle chantera; comme c'est la fête de monsieur, on permettra à tout le monde d'y assister... Mais, dis moi, monsieur te croit toujours mon neveu.... pas vrai? ...

ALEXIS.

Oui, sans doute.

AMBROISE.

Pendant l'absence que j'ons faite à Lausane, il n'a pas su que je t'avions rencontré seul, égaré, au désespoir, sans que tu aies jamais voulu me dire qui tu étois, d'où tu venois, et ce qui t'étoit arrivé.

ALEXIS.

Vous avez eu la bonté de vous en rapporter à ma parole.... Je vous ai juré que je ne méritois pas mon infortune, alors vous m'avez conduit ici, vous m'avez placé, et sans ce service, la douleur, la misère....

AMBROISE.

Faut pas se rappeler ça, je t'ai été utile et tu m'en récompenses ben; d'abord tu m'aimes, et tu serois mon neveu que tu ne m'aimerois pas davantage... ni moi non plus.., et d'un... et puis tout le monde te chérit dans la maison, monsieur tout le premier....

ALEXIS, (*vivement.*)

Monsieur !...

AMBROISE.

Oui, monsieur t'a distingué, quoique j'aie craint d'abord

que ça ne lui fit du chagrin de voir des jeunes gens de ton âge...

ALEXIS.

Et pourquoi ?

AMBROISE.

Ça pouvoit lui rappeler un fils qui s'est sauvé de l'endroit où il avoit été mis en pension.... Un enfant qui promettoit pourtant... Mais, monsieur, ne voyoit pas ça, lui, on ne vouloit pas le voir... Il y avoit là des gens... enfin dieu les a punis, ils ne sont plus... pour le petit bonhomme, aigri par les injustices, les mauvais traitemens qu'il éprouvoit, ma fine, il a pris son parti ; on dit qu'il s'est embarqué, on n'a plus entendu parler de lui ; et il y a tout lieu de croire qu'il aura péri dans le voyage.

ALEXIS.

Et monsieur, lui en veut-il toujours?...

AMBROISE.

Ah !... à présent qu'il est mort... je crois ben...

ALEXIS.

Mais s'il savoit au moins que pendant sa vie, ce fils, ma connu...

AMBROISE.

Ah ! sans doute... et je pourrois, peut-être mieux qu'un autre... mais à quoi qu'çà lui serviroit à présent ! ça le rendroit encore plus malheureux.

ALEXIS, (*avec ame.*)

Plus malheureux !... ah ! il ne faut jamais le lui dire.

AMBROISE.

Aussi ne saura-t-il pas ? mais, maugré ça, quoiqu'il fasse, il le regrette.

ALEXIS, (*vivement.*)

Il le regrette ?...

AMBROISE.

Il le pleure souvent, j'en suis sûr... je l'on vû.

ALEXIS.

Ambroise !

AMBROISE.

Ça t'étonne, toi... parce que tu n'es pas père ; mais je vais te parler de tout ça, moi, et ça ne t'intéresse pas beaucoup.

ALEXIS.

Pardonnez-moi, plus que vous ne pouvez croire.

AMBROISE.

Eh ben ?... une autrefois, je te conterai le reste. L'essentiel, c'est que monsieur prenne de l'amitié pour toi.

ALEXIS.

Oui, c'est l'essentiel.

AMBROISE.

Et que mamz'elle Caroline...

ALEXIS, (*inquiet.*)

Mademoiselle Caroline...

AMBROISE.

Il faut ben qu'elle t'aime aussi...

ALEXIS, (*soupirant.*)

Moi !...

AMBROISE.

Oh ! elle t'aimera, sais-tu ben qu'elle ne vient pas de fois au jardin qu'elle ne me demande... comment se conduit Alexis ? êtes-vous content d'Alexis ? dites à Alexis de m'apporter des fleurs. Si elle te protège, ça ira ben, car elle aura tout le bien de monsieur, son fils ne reparoissant plus !

ALEXIS, (*vivement.*)

Et quand même il reparoîtroit ?

AMBROISE.

Tu ne sais ce que tu dis, mon pauvre garçon. S'il revenoit, il faudroit ben alors que mamz'elle Caroline lui rendit... Mais il n'est pas question de ça, elle aura le bien de monsieur et tu pourrois un jour...

ALEXIS.

Je pourrois ?...

AMBROISE.

Sans doute, tu pourrois avoir ma place, après ma mort s'entend ; ça te feroit un joli sort !...

ALEXIS, (*soupirant.*)

Hélas !...

AMBROISE.

Faut pas t'affliger pour ça, je vivrai long-tems, et puis d'ici là, mamz'elle peut être mariée.

ALEXIS.

Mariée...

AMBROISE.

Tu t'étonnes de tout !... eh oui, mariée, bientôt elle aura seize ans, et alors un' fois établie, elle achètera queuq' bell' campagne

où elle te placera comme son jardinier; tout ira ben, mon enfant, sois laborieux et honnête...

ALEXIS, (*vivement.*)

Tant que je vivrai.

AMBROISE.

V'là ce que c'est, et dieu te bénira; faut toujours avoir ça devant les yeux, ça ne peut pas nuire, et celui qui pense qu'il y a là haut quelqu'un qui punit les méchans et récompense les bons, je ne sais pas s'il se trompe s'tila; mais à coup sûr, il ne trompera jamais les autres... Adieu mon ami... (*il revient.*) A propos, dis-moi donc! que diantre fabrique-tu dans la serre? tu y es ben souvent... et j'nons pas pu y entrer depuis huit jours.

ALEXIS.

Je vous en ai demandé la permission, c'est une surprise pour monsieur, pour mademoiselle Caroline, et vous verrez aujourd'hui même ce qui m'a tant occupé.

AMBROISE.

A la bonne heure. Je m'en rapporte à toi, arrange ben tout çā, tâche que ça soit gentil, et que ça fasse honneur au neveu de ton oncle; motus, v'là mamz'elle.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE

CAROLINE.

AMBROISE, n'est-il venu personne pour accorder mon piano!

AMBROISE.

Non, mamz'elle, personne encore...

CAROLINE.

O ciel! je ne pourrai donc pas m'accompagner... Hier il était d'un faux... (*elle essaye.*) et jamais... Ah! ah! (*elle essaye encore.*) mais quel prodige! il n'y a rien à y faire... non, qui donc à pu!...

AMBROISE, (*riant.*)

Ah! c'est pas moi toujours, car si j'y avois mis la main tant seulement... ah ma fine! vous pourriez ben lui dire adieu pour tout-à-fait.

CAROLINE.

Mais enfin, il ne peut pas tout seul.... Alexis! sauriez-vous....

ALEXIS.

Personne n'est entré ici que nous, mademoiselle.

CAROLINE.

Eh bien? c'est donc... mais je n'y puis rien concevoir...

AMBROISE.

Ni moi, s'tapendant, faut être vrai, mamz'elle Caroline, j'ons trouvé ici Alexis et il seroit drole que ce fut lui...

ALEXIS.

J'ai essayé, je l'avoue; le hazard m'auroit-il servi?

CAROLINE.

Très-bien, cela est fort extraordinaire, (*à part.*) Le hazard!.., Alexis n'est pas ce qu'il paroît, (*haut.*) Ambroise, j'oubliois... monsieur de Nelcour vous cherche.

AMRROISE.

J'y cours, (*à Alexis.*) et toi, au jardin, point de paresse. Mamz'elle je vous le recommande, c'est sage, c'est honnête, c'est une bonne souche et ça ne portera que de bons fruits; (*bas à Alexis.*) courage, mon garçon, continue: rend toi utile, tu seras un jour son jardinier accordeur. (*il sort.*)

SCENE IV.

CAROLINE, ALEXIS, (*qui veut sortir.*)

CAROLINE.

ALEXIS, un mot...

ALEXIS, (*interdit.*)

Mademoiselle!....

CAROLINE.

Vous n'êtes guères soigneux, Alexis...

ALEXIS, (*confus.*)

Moi, mademoiselle!

CAROLINE.

Vous lisez dans le jardin!

ALEXIS.

Quelquefois.

CAROLINE.

Et vous oubliez votre livre.

ALEXIS.

O ciel ! j'aurai laissé . . .

CAROLINE.

Ne vous affligez pas, je l'ai trouvé, le voici ! . . mais il me semble que vous avez choisi là un ouvrage bien au-dessus de votre âge, de votre position, et l'auteur d'Emile . . . d'après ce que j'ai entendu dire, ne doit pas vous amuser beaucoup ? . . .

ALEXIS, (*vivement.*)

Il m'intéresse, et cela vaut mieux, ah ! mademoiselle, quand vous connoîtrez Rousseau, vous l'aimerez, j'en suis sûr, il est cher à toutes les ames sensible, et pour moi, je dois l'avouer....

Premier couplet.

Dès mon enfance, cet auteur
A fait le charme de ma vie ;
En le lisant, j'étois meilleur ;
Je sentois mon ame aggrandie:
Qui chérit, depuis son berceau ;
Les enfans, les bois, la verdure ;
L'amant enfin de la nature...
Dût-être l'ami de Rousseau.

CAROLINE, (*très-étonnée.*)

Quel langage ! ce jeune homme...

ALEXIS.

Deuxième couplet.

Je sais que plus d'une erreur,
Maint censeur austère l'accuse ;
Mais il avoit un si bon cœur !
Et ce doit être son excuse !
Ce cœur seul guida son pinceau ;
Pour peindre aussi bien la tendresse ;
Qui sait aimer avec ivresse,
Doit-être l'ami de Rousseau.

CAROLINE, (*très-surprise.*)

Comment se peut-il ? qu'un jardinier...

Troisième couplet.

ALEXIS.

Sexe charmant, sexe enchanteur ?
Vous qui reçûtes en partage,
La bonté jointe à la candeur,
Pourriez-vous blâmer mon hommage ?
Plus d'une fois de son tombeau,
Il a dû vous entendre dire :
» Si quelqu'amant peut nous séduire,
Ce n'est qu'un ami de Rousseau. »

CAROLINE.

Ma surprise est extrême, comment dans votre métier... à dix-huit ans !... cette façon de sentir... de s'exprimer... Alexis !...

ALEXIS.

Abandonné de mes parens, des personnes généreuses ont daignés prendre soin de mon éducation ; j'ai tâché de répondre à leurs bontés ; mais la mort me les ayant enlevées, je me suis vu contraint de travailler pour vivre ; et la lecture et l'étude ont ...ent contribué à me faire supporter mes malheurs.

CAROLINE, (*vivement.*)

Vous avez été malheureux ?

ALEXIS.

Et je le serai toujours.

CAROLINE.

Toujours !... vous, Alexis !

ALEXIS.

C'est par les peines même que j'ai éprouvées, que mon ame s'est élevée au-dessus de sa situation.

CAROLINE, (*naïvement.*)

En effet, j'avois cru remarquer en vous une raison... une sensibilité... Ah ! lorsque monsieur de Nelcour va savoir...

ALEXIS.

Je vous supplie, qu'il ignore à jamais... il croiroit peut-être que je néglige son jardin...

CAROINE, (*tristement.*)

Vous voulez donc rester jardinier ?

ALEXIS, (*vivement.*)

Le sien ! et toute ma vie...

CAROLINE.

Le sien ! au moins... nous nous verrons toujours...

ALEXIS.

C'est mon vœu le plus ardent, et je voudrois bien ne jamais quitter ce que j'aime... ce que je révère...

CAROLINE.

Ne jamais quitter, vous avez raison, et je ne conçois pas, lorsqu'on est bien ensemble, comment on peut... Viendrez-vous ici, quand je chanterai ce matin... ?

ALEXIS.

Oh ! sûrement ! je viendrai, puisque mademoiselle veut bien me le permettre.

CAROLINE.

Je serai fort aise, si cela peut. (*soupirant.*) Si cela peu plaire à mon bienfaiteur, j'espère enfin obtenir de lui une grace que j'ai sollicitée envain jusqu'ici.

ALEXIS, (*vivement.*)

Son portrait... on me l'a dit.

CAROLINE, (*souriai*

Vous savez tout.

ALEXIS, (*soupirant.*

Tout !... oh non !... il est des choses que je ne saurai jamais.

CAROLINE.

Pourquoi ?

ALEXIS, (*avec timidité.*)

C'est que je n'oserai jamais les demander.

CAROLINE, (*émue.*)

Alexis, cessons cet entretien, vous avez des bouquets à fini pour la fête, je le sais, et je vous ferois perdre votre tems.

ALEXIS.

Si je puis perdre ici quelque chose, ce n'est pas...

CAROLINE, (*l'interrompant.*)

(*Sévèrement.*) Alexis je vous prie de me laisser. (*plus tendr ment.*) Adieu, Alexis. (*Alexis la regarde, veut parler, s'enfuit.*)

SCENE V.

CAROLINE, (*seule.*)

CE jeune homme ! qui peut-il être ? qui peut l'avoir réduit à cet état ? et n'a-t-il pas voulu me faire entendre que son cœur... non, non, je me suis trompée, il n'auroit pas osé ; cependant dans ses yeux, il y avoit une expression ; et moi-même j'éprouvois... de la pitié, de l'intérêt, pour un jeune homme malheureux, et bien élevé ; voilà tout ! absolument tout. Alexis, simple garçon jardinier, ne peut pas être mon époux ; et je serois bien à plaindre, si javois pris du goût pour Alexis.

RONDEAU.

Ah ! conservons ma liberté,
C'est le vrai bonheur de la vie ;
Mais je crains fort, en vérité,
Que ce jour ne me l'ait ravie.

Il est pourtant doux de charmer
Celui qu'on aime, qu'on estime ;
Eh comment donc pouvoir blâmer
Un sentiment si légitime !...
Oh ! oui, si légitime, mais...

Mais ! conservons, etc.

Prenant un époux, je voudrais ;
Je voudrois, s'il étoit possible,
Que d'Alexis il eut les traits,
Et sur-tout son âme sensible ;

Ah ! perdre alors ! sa liberté,
Seroit le bonheur de la vie,
Et je veux bien, en vérité,
Qu'elle me soit ainsi ravie.

(*Souriant.*)

SCENE VI.

M. DE NELCOUR, CAROLINE.

M. DE NELCOUR.

Bon jour, mon enfant, je sais que l'on a des projets pour aujourd'hui ; ou plutôt je ne veux rien savoir, mais si je gêne, j'ordonne qu'on me le dise.

CAROLINE.

J'avois eû quelques idées qui n'ont pû réussir, et tous mes projets, je vous le jure, se bornent à vous faire hommage de mes foibles talens.

NELCOUR.

Eh ! je ne veux rien de plus, tu sais combien ils m'enchantent ! tu es ma consolation, la fille de mon meilleur ami ; je t'ai adoptée, et tous les jours je m'en félicite ; mais voici Ambroise, je lui ai dit de venir me trouver, et si nous ne dérangeons rien en causant ici...

CAROLINE, (*souriant.*)

Vous pouvez rester... j'attends mon maître de musique, dès qu'il sera arrivé, j'aurai soin de vous en avertir. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

NELCOUR, AMBROISE.

NELCOUR.

Nous voilà seuls, Ambroise, tu sais combien, avant ton départ pour le voyage que tu viens de faire par mon ordre, j'étois triste, affligé.

AMBROISE.

Eh ! mon dieu oui, et je me disois : à quoi donc qu'il sert d'être riche, d'être bon, d'être chéri de tout le monde, puisque cet honnête homme est si malheureux !

NELCOUR.

Tu connois bien la cause de mon chagrin.

AMBROISE.

Sans doute, le fils de votre première femme ; que celle que

vous

vous avez épousée ensuite, paroissoit aimer un peu d'abord, et puis qu'elle n'aima plus du tout par après, dès qu'elle en eut à elle ; ça se voit souvent, et voilà pourquoi je prie le ciel de me conserver notre ménagère, afin que je ne soyons jamais tenté de me marier deux fois.

NELCOUR.

Sur-tout quand on a déjà des enfans ; enfin je voulois donner une mère à mon fils, mais bientôt celui-ci par son caractère insensible, indomptable...

AMBROISE.

On le disoit, du moins, et vous l'avez cru.

NELCOUR.

Ce n'étoit que trop sûr, j'en ai eu toutes les preuves... indocilité ! ingratitude! pas une lettre de lui pendant une année entière.

AMBROISE.

Eh! monsieur, qui sait si...

NELCOUR.

Ne cherche point à l'excuser, Ambroise, et juge de ses torts ; puisque j'éprouvai... faut-il le dire... oui, j'éprouvai presque de la joie quand on m'apprit qu'il s'étoit échapé, et que j'étois débarrassé de lui.

AMBROISE.

Oui, mais ensuite... le cœur... c'est tout simple, il y a toujours là quelque chose.

NELCOUR.

Je l'avoue, sa jeunesse, c'est à onze ans que le malheureux à disparu, (plus de dix-huit mois après que je l'avois éloigné) les maux qu'il a pu souffrir, sa mort, qui paroît certaine, le répentir qui l'a peut-être accompagnée, me sont revenus cent fois à la pensée; depuis sa fuite, j'ai perdu ma femme, les enfans que j'avois eus d'elle.

AMBROISE, (*se contenant à peine.*)

Oui, ça n'a pas profité à madame, d'avoir tant haï votre fils aîné ; dans l'espoir que les siens un jour...

NELCOUR.

Tu la juges mal, elle partageoit ma juste colère, mais ne l'excitoit pas.

AMBROISE.

Une belle-mère !... oui, croyez ça.

NELCOUR.

Enfin je suis resté seul, et je pense quelquefois que si mon fils eut vécu, s'il eut put se corriger... je vais même jusqu'à imaginer qu'il existe peut-être; mais je me dis bientôt que puisque c'étoit un enfant dénaturé, ingrat, je suis trop heureux que le ciel l'ai retiré de ce monde, où il m'eut déshonnoré sans doute. Ecoute à présent ce qui me reste à t'apprendre, et juge de ma foiblesse; la vue des jeunes gens qui sont à peu-près de l'âge de ce coupable enfant, m'est devenue insupportable, c'est un supplice affreux; l'aspect de ton neveu même, de cet intéressant Alexis, produit un effet sur moi que je ne puis t'expliquer; je le cherche, je l'évite, je reviens à lui, et je le fuis encore; l'idée que je devrois avoir là... près de moi..: ce fils... Enfin c'est une injustice, mon ami, je le sens; mais il faut l'éloigner, si tu veux que je retrouve un peu de tranquillité.

AMBROISE, (*très-triste.*)

Vous êtes le maître, monsieur, et si c'est là votre fantaisie; j'y obéirons, toute cruelle qu'elle me paroisse!

NELCOUR.

Je lui ferai du bien, puisqu'il est ton neveu.

AMBROISE, (*vivement.*)

Et quand il ne le seroit pas, il est brave garçon, v'là tout ce qu'il faut pour qu'il reste à votre service.

NELCOUR.

J'aime ta franchise, et je réparerai envers toi...

AMBROISE.

Envers moi! est-ce qu'on peut me consoler du mal qu'on fait à un autre?

NELCOUR.

Je te le répète, le voir est au-dessus de mes forces, cela renouvelle, cela augmente toutes mes peines.

AMBROISE.

Allons, ce pauvre Alexis, moi qui tout-à-l'heure encore me réjouissoit de ce qu'il... (*montrant le piano.*) c'est fini; au moins ne lui en dites rien aujourd'hui, monsieur, c'est votre fête... il est là... au jardin... tout content, à arranger des fleurs, et s'il savoit ça, il ne pourroit plus... c'est que malheureusement il vous aime, cet enfant!

NELCOUR.

Il m'aime?

AMBROISE.

Pardine! c'est si naïf! si affectueux; mais je l'y dirai qu'il a tort, et que. . .

NELCOUR.

Pourquoi donc?

AMBROISE.

Eh dam! accoutez donc, puisqu'il ne vous verra plus, voulez vous qu'il se désole toujours? et puis, l'on n'est pas obligé d'aimer ceux-là qui ne veulent plus de nous.

NELCOUR, (*piqué.*)

Ambroise!

AMBROISE.

Monsieur!

NELCOUR.

Tu est cruel.

AMBROISE.

C'est le jour. . .

NELCOUR.

En voilà assez, Ambroise, comme tu ne lui en parleras que demain, d'ici-là nous verrons. . .

AMBROISE.

Oh! c'est tout vu, je sommes fiers, et sur-tout pour mes amis; il ne restera pas, je saurons bien le placer queuq' part, allez; et c'est un présent que j'ferai à ceux à qui je le donnerons.

NELCOUR.

Ambroise tu n'as point de fils coupable, toi!... le ciel t'a accordé un neveu, que tu aimes avec tendresse... un neveu qui le mérite... et moi je suis bien à plaindre avec tant de chagrin, d'en causer encore à ceux que j'estime et que je chéris. (*il sort.*)

SCENE VIII.

AMBROISE, ALEXIS.

AMBROISE.

Tout, ça est bel et bon, mais ce n'est pas une raison pour le renvoyer, sarpédie, je suis d'une humeur.

ALEXIS, (*accourant avec une corbeille de fleurs.*)

Me voilà!... je guettois la sortie de monsieur...

AMBROISE, (*inquiet.*)

Eh bien ! quoi ? l'as-tu entendu ? voyons, dis...

ALEXIS, (*modestement.*)

Non, il causoit avec vous, je n'ai eu garde d'écouter...

AMBROISE.

T'as ben fait, t'as très-ben fait, parce que... et que me veux-tu... que tu accourois ?

ALEXIS.

Si l'idée que j'ai eue pouvoit réussir !... ce seroit à vous mon cher Ambroise, mon seul ami, car vous l'êtes.

AMBROISE, (*ému.*

Sûrement, mais tu n'as pas besoin de me dire ces choses là... à présent... ça m'attendrit... et je ne veux pas m'attendrir aujourd'hui, moi.

ALEXIS.

Non, c'est de la joie...

AMBROISE.

Eh ben ? je ne veux pas avoir de la joie, non pus, c'est clair, ça.

ALEXIS, (*étonné.*)

Vous voulez bien au moins m'aider à arranger ces guirlandes pour les placer sur ce tableau.

AMBROISE, (*toujours avec une douleur concentrée.*)

Sans doute... ou sont-elles ces guirlandes... (*se parlant.*) parce que quand on me contrarie...

ALEXIS, (*interdit.*)

Personne, n'en a l'intention...

AMBROISE.

Cela ne te regarde pas... où faut il les attacher ? (*se parlant.*) et quand on est injuste surtout... (*il lie les guirlandes ensemble sans penser à ce qu'il fait.*)

ALEXIS, (*revenant.*)

Qu'avez-vous donc ? . . . .

AMBROISE.

Rien, rien, te dis-je ! . . . . je me parle à moi . . . (*arrangeant toujours les fleurs et puis tout de suite laissant tomber tout ce qu'il tient et lui prenant la tête dans les deux mains.*) pauvre enfant !... vas, tu seras mon fils, on n'empechera pas ça, je t'adopterai et je ne te chasserai jamais, moi... (*il embrasse et açroche les fleurs.*) Continuons.

ALEXIS, (*tout émue.*)

Que veut dire ?...

AMBROISE.

Paix, paix, je ne t'ai rien dit... souviens-toi bien que je ne t'ai rien dit.

ALEXIS.

Je le sais, mais quelque chose vous agite ?...

AMBROISE.

Parce que je t'embrasse... ce n'est pas la première fois peût-être?

ALEXIS.

Ni la dernière.

ANBROISE, (*revenant.*)

La dernière !... non pargué !... j'irois plutôt à dix lieues...

ALEXIS.

Comment à dix lieues !

AMBROISE, (*en colère.*)

Pas de questions, aprochons s'te banquette. (*ils la placent.*) Le canapé...

ALEXIS.

Il doit rester là... et puis au moment... tous les gens de la maison, les habitans du lieu avec leurs bouquets... vous à la tête... et alors vous verrez que vous ne serez pas fâché que je soie resté si long-tems dans la serre...

AMBROISE, (*avec une expression cachée.*)

Fâché ! je voudrois que tu y restasses un an, dans la serre... V'là qu'on vient... soyons gais, bien gai, mais songe que ton ami Ambroise... non, ne songe pas à tout cela... aime-moi, comptes sur moi et ne t'afflige de rien.

ALEXIS.

Je ne puis concevoir... qu'à-t-il donc ?...

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, CAROLINE, (*portant de la musique.*)

CAROLINE.

MON maître, n'est pas encore ici ? il ne peut tarder. Les bouquets sont préparés, tous les gens prévenus; mais grand dieu ! que signifie ? pourquoi ces fleurs sur ce vieux tableau ?

AMBROISE.

C'est Alexis qui a une idée... je ne savons ce que c'est... mais je sis tranquile, faites de même, mamz'elle, et ne le grondez pas. (*bas.*) Allez, il est déjà si à plaindre!...

CAROLINE, (*émue.*)

Si aplaindre... lui!...

AMBROISE, (*bas.*)

Chut! vous saurez ça assez-tôt, (*haut.*)Plaçons seulement monsieur de façon qu'il ne preniont pas garde tout de suite à cet arrangement... (*bas.*) Faites que ça réussisse, mamz'elle Caroline, il seroit si content!... le pauvre jeune homme... mais il n'a pas de bonheur aujourd'hui!...

CAROLINE, (*vivement.*)

Mon cher Ambroise! puisque vous croyez que cela peut-être utile à Alexis, je ne m'oppose à rien, je ferai même des vœux...

AMBROISE, (*content.*)

V'là qu'est parlé ça, et il n'y a plus à s'en dédire, car monsieur de Nelcour vient avec sa compagnie!... en place!...

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, M. NELCOUR, (*suivi de quelques amis, les domestiques sont assis sur la banquette, Alexis est près d'Ambroise.*)

NELCOUR.

QUE tout le monde s'asseoie, et écoute... mais, Caroline, je ne vois pas ton maître...

(*Un domestique entre et remet un billet à Caroline.*)

CAROLINE.

O ciel! une indisposition subite l'empêche de venir et de chanter avec moi le duo que je désirois tant vous faire entendre.

NELCOUR.

Je conçois ta peine, ma Caroline, mais enfin un autre morceau.

CAROLINE.

Un autre, ça sera bien différent, celui-ci étoit fait pour vôtre fête, c'étoit l'expression de ma tendressse pour vous...

ALEXIS, (*dans une grande agitation.*)

(*à part.*) De sa tendresse pour lui; (*il se contient à peine.*) quelle est heureuse !

CAROLINE, (*pleurant presque.*)

Et je suis désolée.

ALEXIS, (*de même à part, et s'agitant sur son siège.*)

Elle est désolée; ah ! dieux.

AMBROISE, (*à Alexis, qui se remue et s'agite.*)

Eh bien, qu'est-ce que tu as donc, que tu trépignes-là, tu me marches sur les pieds; mais tiens-toi donc.

ALEXIS, (*sans écouter, et tout à son idée.*)

(*bas et à part.*) Ah ! si j'osois... si j'osois...

AMBROISE.

Encore! mais qu'es-ce que tu as ? es-ce que tu veux aller chanter le duo, toi ?

ALEXIS, (*vivement et haut.*)

Et pourquoi pas? (*tous les domestiques partent d'un éclat de rire*

AMBROISE, (*bas à Alexis.*)

Ah ! mon dieu, qu'est-ce que tu as été dire là.

NELCOUR.

Qu'y a-t-il donc ?

AMBROISE.

Rien, monsieur, rien; (*à part.*) et aujourd'hui encore, si ce n'est pas un sort.

NELCOUR

Je veux savoir...

AMBROISE.

C'est cet enfant qui disoit en badinant : mon dieu ! il ne fau pas prendre garde à ça, monsieur.

NELCOUR.

Que disoit-il cet enfant ? j'exige...

AMBROISE.

Il disoit une sottise, monsieur, il disoit qu'il chanteroit peut-être bien; c'est le désir qu'il en a, à ca useque mamz'elle paroissoit si fâchée.

NELCOUR, (*se levant.*)

Eh bien ! Alexis, avancez.

AMBROISE, (*l'arrêtant*)

Non, monsieur... (*tous les domestiques le poussent en lui disant.*) Vas donc, vas donc...)

AMBROISE, (*en colère aux gens.*)

La jalousie! la jalousie! (*à Alexis.*) tu vois à quoi mène de parler, c'est le diable qui s'en mêle. (*Alexis timide et tremblant, mais pourtant avec grace et noblesse, s'avance vers le piano.*)

NELCOUR.

Approche, et fais nous voir ta sience; (*à ses amis.*) cela doit être curieux; (*bas.*) Caroline, prête-toi à cette plaisanterie, cela nous amusera. (*Alexis entend, et l'on voit son embarras et son desir de réussir.*)

AMBROISE, (*à part.*)

Je voudrois être à cent lieues d'ici...

CAROLINE, (*à part.*)

Ah, combien, je suis troublée! quelle humiliation pour le pauvre Alexis! (*bas à Alexis.*) qu'allez vous faire, vous n'avez pas réfléchi....

ALEXIS, (*bas.*)

Mademoiselle, n'ayez pas peur, ça ira bien.

NELÇOUR, (*à ses amis et se rassayant.*)

Le voilà un peu embarrassé.

CAROLINE, (*bas.*)

Mais il faut savoir la musique...

ALEXIS.

J'en saurai assez, mademoiselle, n'ayez pas peur.

CAROLINE, (*bas et avec impatience.*)

Il faut monter jusqu'au si, et...

AMBROISE, (*entendant cela et se retournant, il est appuyé sur l'épaule de son voisin.*)

Ah mon dieu! monter jusqu'au si... s'il ne faut pas être fou!... jamais il ne s'en tirera.

ALEXIS, (*souriant et bas.*)

Je crois que j'irai jusqu'au si...

CAROLINE.

Eh bien, puisque vous vous obstinez, voilà votre partie...

ALEXIS.

Ah! voyons. (*Il se met à solfier et fait un trait fort brillant.*)

AMBROISE, (*riant et pleurant presque.*)

Tiens, ce petit drôle, comme il tape ça!...

CAROLINE, (*se remet vîte au piano, et avec transport.*)

C'est cela, c'est cela, messieurs, l'entendez-vous?...

NELCOUR.

Très-bien, et je suis d'un étonnement...

AMBROISE, (*se relevant.*)

Courage, mon garçon, cour . . . (*il l'applaudit en frappant des mains, et tout honteux va se remettre à sa place, ensuite ôtant son chapeau.* Pardon la compagnie !...

ALEXIS, (*à Caroline.*)

Allons, mademoiselle, quand vous voudrez...

CAROLINE, (*contente, étonnée, agitée.*)

Allons, monsieur Alexis, je suis à vos ordres.

DUO.

CAROLINE.

Doux momens, plaisir enchanteur !
Je puis donc peindre ma tendresse.

ALEXIS, (*répète avec chaleur.*)

Doux momens, etc. (*On applaudit.*)

CAROLINE.

Je puis dire à mon bienfaiteur
Tout ce que je prouve sans cesse !...

ALEXIS, (*idem.*)

Je puis dire, etc.

ENSEMBLE.

Ciel, veille sur les destinées
De ce mortel que je chéris,
Puisse-t-il vivre autant d'années
Qu'on pourroit lui compter d'amis !

CAROLINE.

Et vous dont j'entends le ramage,
Hôtes charmans de nos bois,
Mêlez vos accens à nos voix ;
A notre ami rendez hommage.

(*Alexis repète ces quatre vers alternativement.*)

NELCOUR.

C'est surprenant ! Alexis ! Caroline ! je ne sais lequel des deux?...

AMBROISE, (*sanglottant de plaisir.*)

Il a joliment travaillé, faut en convenir... j'en pleure, moi... que j'en pleure comme un enfant. (*il embrasse tous ses camarades.*) Sans rancune, vous ne vous attendiez pas à ça . . . .

vous autres, mais je ne vous en veux pas, et je reçois les complimens. (*En effet tous les domestiques le félicitent, et il salue avec l'air d'importance en passant le long des banquettes.*)

NELCOUR, (*s'avançant, dit à Caroline et à Alexis.*)

Mes chers amis!... je vous remercie et des choses tendres que vous m'avez dites et de la manière aimable. (*En se retournant il voit le portrait de son bisaïeul chargé de fleurs.*) Mais, que vois-je?... ces fleurs! seroit-ce aussi la fête de mon bisaïeul?...

AMBROISE, (*à part.*)

V'là le moment! on n'a pas le tems de respirer.

NELCOUR.

Qui a pu lui faire cette galanterie? seroit-ce encore Alexis?...

ALEXIS.

Oui, monsienr, c'est moi qui ai imaginé... mais si vous voulez... il n'y a rien de si aisé que de défaire... Mademoiselle Caroline, voudrez-vous bien m'aider... (*Il commence à défaire les guirlandes d'en bas.*)

CAROLINE.

Moi.

ALEXIS.

Oui, vous... vous seule... je vous en prie... Tenez, montez sur ce siège... pendant que de mon côté je vais...

AMBROISE, (*donnant des bouquets aux gens.*)

Attention, mes amis!...

(*Caroline monte pour ôter les guirlandes; à l'instant même, Alexis fait tomber le tableau du bisaïeul de Nelcour, et l'on apperçoit à la place le portrait de Nelcour lui-même; la guirlande que vouloit détacher Caroline se trouve une couronne de fleurs, Alexis, un genou en terre, offre la guirlande qui se trouve au bas du tableau; tous les domestiques, Ambroise à leur tête avec des bouquets à la main, semblent les offrir à leur maître.*)

NELCOUR.

Mon portrait!...

CAROLINE, (*voulant descendre.*)

Quel prodige!...

AMBROISE, (*à Caroline.*)

N'allez pas vous déranger, mamz'elle, ça ne nuit pas au tableau, demandez plutôt à tout le monde.

Chœur et morceau d'ensemble.

ALEXIS, (*à Nelcour.*)
Reçois un hommage bien dû
Que t'offre la reconnoissance ;
C'étoit de droit, à la vertu
De couronner la bienfaisance.

CAROLINE, (*descendant.*)
Non, non, c'est la reconnoissance
Qui couronne ici la vertu.

(*Elle offre la couronne à Nelcour.*)

NELCOUR.
Caroline, par quel mystère...
Par quel miracle a-t-on pu faire,
Sans qu'on le sache, mon portrait?
Caroline est bien du secret.

CAROLINE.
Non, je vous jure,
J'ai cru que c'étoit vous,
Qui comblant mes vœux les plus doux...

NELCOUR.
Non, ce n'est pas moi, je l'assure...
Ambroise, expliquez nous...

AMBROISE, (*content.*)
La trouvez-vous ben, s'te peinture?
La trouvez-vous ben, dit'le nous?...

TOUS.
C'est frappant! oui, c'est la nature!...

AMBROISE.
Eh ben? j'n'en savons pas plus qu'vous,
Mais Alexis l'saura peut-être;
Je l'croyons, car il a rougi,
Puisqu'il chante, il peut peindre aussi.

ALEXIS.
Le cœur est un bon maître?

TOUS.
Quoi vous auriez fait ce portrait?

ALEXIS.

Le cœur est un bon maître,
Et le cœur à tout fait.

NELCOUR.

Il m'étonne, il m'enchante;
Que de talens il a....!

AMBROISE, (*joyeux.*)

Il lui plaît!... il l'enchante!...
Il restera... il restera!...
J'éprouve une joie, une allégresse...
J'crois qu'j'ons perdu la raison...
Partagez tretous mon ivresse,
Chantez avec moi sans façon...

(*Il va à tout le monde et les fait danser l'un après l'autre, même monsieur Nelcour, mais il s'arrête alors.*)

Chant de ronde.

Quand après la peine
On goûte du plaisir;
Le plaisir alors fait plus d'plaisir,
Que le plaisir feroit d'plaisir,
Si l'on n'avoit pas eu de peine.

C'est-il pas joli, ça... Eh bien? répétez avec moi. (*On reprend la ronde en dansant.*)

AMBROISE, (*bas à Nelcour.*)

Vous ne le renverrez pas à présent?...

NELCOUR, (*bas.*)

Tais-toi.

AMBROISE.

(*Bas.*) Je veux ben... (*à Alexis.*) et voilà donc pourquoi tu t'enfermois..... sarpédié, t'as ben gentiment arrangé tout ça... tu feras ton chemin, c'est moi qui te le dis...

NELCOUR.

A présent, sachons comment il se peut que ton neveu ait tous les talens?...

AMBROISE, (*embarrassé.*)

Ah, ah! comment il se peut? qui est-ce que cela fait à présent?... pourvu qu'il les ait, et que ça vous amuse...

NELCOUR.

Cela n'empêche pas que je ne sache de toi...

AMBROISE.

De moi !... non, ma fine... tenez, c'est lui qui vous contera ut ça, s'il veut; il sait tant de choses, ce neveu-là, que moi trouve que je n'saìs plus rien...

NELCOUR.

Alexis, parlez donc puisque votre oncle...

ALEXIS.

Permettez, monsieur, que je ne réponde pas en ce moment ır cet article, j'ai des raisons essentielles et que vous approuerez... j'en suis sûr; mon secret est mon bien, il est aussi lui d'une personne qui ne me pardonneroit peut-être pas avoir parlé.

NELCOUR.

J'aime cette réponse, sa petite fierté me plaît... Alexis à des crets, allons j'attendrai de sa confiance...

ALEXIS, (*vivement.*)

Tout... tout... pour monsieur de Nelcour.

NELCOUR, (*riant à ses amis.*)

Mesdames, j'en suis bien fâché, mais c'est moi seul qui rai son confident...

ALEXIS.

Oh oui, et tant que je respirerai...

NELCOUR.

Je t'en aime davantage; viens m'embrasser.

ALEXIS, (*ému et craintif, n'ose pas.*)

Monsieur ! . . .

NELCOUR.

Viens donc, point de timidité... (*il se jette dans ses bras.*)

ALEXIS, (*à part, après.*)

C'est le neveu d'Ambroise qu'il embrasse.... ce n'est pas son fils ! . . .

NELCOUR.

Je n'oublie point que je dois payer le portrait, et je vais ercher...

ALEXIS, (*avec ame et le retenant.*)

Ah ! monsieur, vous venez de m'accorder tout-à-l'heure le ix le plus flatteur !...

NELCOUR, (*l'embrassant une seconde fois.*

Et je recommence... mais c'est pour toi ça, et je veux que ta famille se ressente de la satisfaction que j'éprouve... O mes amis !... que cette journée... que cette journée seroit douce si elle ne me rappeloit en même tems une époque de ma vie bien cruelle; oui, c'est à pareil jour... il y a sept ans, que mon indigne fils se sauvant du lieu...

AMBROISE.

Eh, morgué ! pourquoi se rappeler ça, eh ! ne sommes nous pas tretous vos enfans ? v'là-t-il pas mamz'elle Caroline que vous aimez et qui en est ben digne.

(*Alexis est très-ému, il s'appuie pour se soutenir et cache sa douleur.*)

NELCOUR.

Oui, oui, oublions l'ingratitude, et récompensons l'amitié et la reconnoissance. Je reviens à l'instant... (*Il sort, ses amis le suivent.*)

SCENE XI.

ALEXIS, (*très-triste*) CAROLINE, AMBROISE, les Domestiques. (*très-gaie.*)

CAROLINE.

ALEXIS, nous sommes tous d'une joie...

AMBROISE.

Oh, oui ! moi je sis... mais qu'as-tu donc ?... tu me semble tout triste...

ALEXIS.

Ambroise, mademoiselle, je vous remercie, je sens tout le prix de l'affection que vous me témoignez... mais si vous saviez... Je vais me trouver avec monsieur de Nelcour... être forcé peut-être de lui apprendre qui je suis... ce moment est bien important pour moi...

AMBROISE.

Tu ne nous quitteras pas toujours, c'est arrangé...

ALEXIS.

Cela dépend de l'entretien que je vais avoir avec lui... oui peut-être aujourd'hui même, faudra-t-il sortir de cette maison pour n'y rentrer jamais...

CAROLINE.

O ciel !...

AMBROISE.

Eh, que diantre vas-tu donc lui dire ?

ALEXIS.

La vérité !

AMBROISE.

Tiens, moi qui me réjouissois... qui ne craignois plus rien pour lui... v'là qu'il faut encore que je me rinquiette... Ah ça, tâche de finir tout ça, entends-tu ?... parce que je ne vis pas, moi... ça me tourmente... c'est que quand j'aime, j'aime bien...

ALEXIS, (*regardant Caroline.*)

Et moi aussi...

CAROLINE, (*regardant Alexis.*)

Et moi aussi...

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, NELCOUR, (*tenant un rouleau de louis.*)

NELCOUR.

Tiens, voilà vingt-cinq louis pour envoyer à ta famille, à ton père...

ALEXIS.

A mon père !...

NELCOUR.

Oui.

ALEXIS.

Eh bien, monsieur, daignez me les garder jusqu'à ce qu'il se trouve une occasion...

NELCOUR.

Tu chercheras, prends toujours, prends.

ALEXIS.

Je vais donc les donner à Ambroise... et je suis bien sûr que mon père... s'il étoit-là... approuveroit l'usage que je fais de vos dons...

NELCOUR.

Comme tu voudras.

ALEXIS, (*vivement.*)

Ambroise, les voilà !... les voilà ! Ambroise, je vous les

remets, et gardez-les jusqu'à ce que mon père vous le redemande.

AMBROISE, (*le prenant.*)

Soit... et je vais les serrer.

NELCOUR.

Alexis, je serai bien aise de causer seul avec toi.

AMBROISE.

Nous nous en allons, monsieur. (*bas à Alexis.*) Ecoute-moi, ne l'y mens pas... mais ne l'y dis pas ce qui pourroit te faire renvoyer... je t'en prie. (*il sort.*)

CAROLINE, (*qui a entendu Ambroise, se rapproche d'Alexis, lui dit bas et tendrement.*)

Je vous en prie, Alexis... (*elle sort.*)

SCENE XIII.

NELCOUR, ALEXIS.

NELCOUR.

ALEXIS, je t'ai dit que j'attendrois du tems, et de ton amitié le récit des faits très-singulier sans doute, qui t'on réduit à l'état obscur que tu as embrassé... mais, je l'avouerai, je desire que ce soit bientôt.

ALEXIS.

Vous saurez tout, monsieur, mais en cette journée, mon cœur... le vôtre... remplis d'une douce joie, doivent craindre de la troubler...

NELCOUR.

J'en ai éprouvé une bien vive tantôt; oui, je puis te le dire à présent que nous sommes seuls. Le son de ta voix faisoit sur moi une impression, que je ne saurois définir, et malgré tout le plaisir que j'ai toujours à entendre Caroline... j'éprouvois une espèce de contrariété, quand vous chantiez ensemble, j'aurois voulu ne pas perdre un seul de tes accens, enfin n'entendre que toi.

ALEXIS.

Il ne tiend a qu'à vous.

NELCOUR.

Oh! c'est un plaisir que je me procurerai souvent.

ALEXIS.

ALEXIS.

En ce moment même, si vous vouliez...

NELCOUR, (*riant.*)

Je ne refuse pas, je jouirai du moins de tes talens, puisque je ne puis encore savoir comment tu les as acquis... (*Alexis paroît rêver.*) Eh bien ?

ALEXIS.

C'est que je voudrois trouver un air touchant, de ces airs qui vont au cœur... oui, c'est un de ceux-là que je voudrois vous chanter... par exemple la romance du jeune Urbain, la connoissez vous, monsieur ?

NELCOUR.

Non.

ALEXIS, (*tristement.*)

C'est celle que je sais le mieux...

NELCOUR.

Eh bien ! chante moi la romance du jeune Urbain ; mais après tu m'apprendras...

ALEXIS.

Oui ; d'aignez d'abord m'écouter.

ROMANCE.

Premier couplet.

On nous raconte qu'au village,
Urbain sensible et malheureux,
Eut à souffrir dès son bas âge,
Et de ceux qu'il aimoit le mieux :
On l'accuse, on le désespère,
Quand son cœur étoit innocent...
Hélas ! plaignez le pauvre enfant...
Il fut chassé de chez son père.

Deuxième couplet.

A sa douleur bientôt il cède,
Il erre par-tout, il gémit;
Si quelqu'un ne vient à son aide ;
Bientôt le jeune Urbain périt :
Mourant de chagrin, de misère,
Le sort le conduit tout tremblant...
Ah ! plaignez bien le pauvre enfant,
Car le voilà devant son père.

NELCOUR, (*vivement.*)

Eh bien ? après ? ce père... que fit-il? il y a sans doute un troisième couplet ?...

ALEXIS, (*très-ému.*)

Je ne sais pas le troisième couplet, je pourrai peut-être quelque jour l'apprendre et alors je vous le dirai.... si vous voulez me le permettre....

NELCOUR.

Cette romance... m'a fait mal!... j'aurois voulu du moins savoir

la fin... au reste on la devine, le père se repent et dit qu'il a eu tort...

ALEXIS, (*d'une voix émue.*)
Un père, dit-il cela quelquefois ?

NELCOURT.
C'est son devoir, dès qu'il connoît sa faute.

ALEXIS, (*rassuré.*)
Ah ! vous me remettez sur la voie, et je commence à espérer que je pourrai vous dire un jour le troisième couplet.

NELCOUR.
Parlons de choses moins affligeantes... de toi...

ALEXIS.
Ce n'est donc plus du pauvre enfant ?...

NELCOUR.
Non, c'est d'un enfant qui, j'espere... ne sera jamais pauvre, car je veux lui faire tant de bien....

ALEXIS.
Ce sera l'heureux enfant alors...

NELCOUR.
Oui, c'est ainsi que je veux qu'on le nomme ; d'abord sans te demander précisement qui sont tes parens... je suis persuadés qu'ils sont honnêtes...

ALEXIS, (*vivement les premiers mots.*)
Comme vous... je ne puis en faire mieux l'éloge...

NELCOUR.
Bien !... et pourtant tu les as quittés... c'est ton oncle Ambroise...

ALEXIS, (*avec timidité.*)
Ambroise... n'est pas mon oncle....

NELCOUR.
Ambroise n'est pas... pourquoi ce mensonge ?...

ALEXIS.
Il étoit nécessaire pour faire recevoir chez vous un infortuné qui alloit périr de douleur et de besoin.

NELCOUR.
De besoin, à cet âge ; (*à part.*) ah ! quelle idée importune ! (*haut.*) enfin tu as quitté tes parens ?

ALEXIS.
Bien malgré moi, je vous assure....

NELCOUR.
Je devine, une folie de jeunesse ;... allons je suis indulgent, avoue, il y a de l'amour sur jeu...

ALEXIS.
J'aime, il est vrai, ... mais croyez que ce n'est pas là ....

NELCOUR.
Et tu veux épouser.

ALEXIS.
Ah ! si cela se pouvoit !...

NELCOUR, (*souriant.*)

T'aime t'elle ?

ALEXIS.

Quelquefois j'ai osé l'espérer.

NELCOUR.

Eh bien, c'est une affaire très-aisée à arranger, il n'y a peut-être qu'une dot à donner, et je m'en charge.

ALEXIS.

Ah! il se trouve un obstacle bien plus terrible.

NELCOUR.

Lequel ?

ALEXIS.

Je vous ai dit que j'avois un père.

NELCOUR.

Tant mieux ! nous le ferons venir ici, et alors s'il se montre difficile...

ALEXIS, (*avec timidité.*)

Faut-il vous l'avouer ? ce père est bon, vertueux, tendre même... tout le monde le dit, mais il ne peut souffrir son fils.

NELCOUR.

Son fils! toi, il te hait; ah! cela n'est pas possible.

ALEXIS.

Hélas ! je n'en suis que trop certain; ... mais je ne lui en veux pas...

NELCOUR.

C'est bien, très-bien, mais il n'en est pas moins coupable.

ALEXIS, (*vivement.*)

Ne l'accusez pas, il a peut-être des raisons...

NELCOUR.

Des raisons ! tu as donc fait des fautes ?

ALEXIS.

S'il le croit.

NELCOUR.

Cela ne suffit pas.

ALEXIS.

S'il les pardonne, cela revient au même.

NELCOUR.

Non, l'équité exige... il faut le faire venir... je lui dirai... il verra que malgré les justes motifs que j'avois, moi, sans la mort de celui...

ALEXIS, (*avec émotion.*)

Les justes motifs... ah !

NELCOUR.

Vas le chercher, te dis-je, prends ma voiture, mes chevaux, pars à l'instant...

ALEXIS, (*faisant quelques pas et revenant.*)

Il m'a fait défendre de paroître devant lui.

NELCOUR.

C'est donc un homme bien. . . écris lui.

ALEXIS.

Il ne lit pas mes lettres, et jamais il n'y a répondu.

NELCOUR.

Jamais! le barbare; (*à part.*) il ne m'écrivoit pas lui; (*haut.*) eh bien, si tu veux, j'écrirai à ton père pour toi.

ALEXIS.

Que de bontés!

NELCOUR, (*s'asseyant.*)

Dicte moi ce qu'il faut que je lui marque.

ALEXIS.

Moi vous dicter?

NELCOUR.

Eh oui, tu sais mieux qu'un autre ce qui peut le toucher.

ALEXIS.

Lé toucher; ah! si vous voulez m'aider. . . je sens. . .

NELCOUR.

De tout mon cœur! mais commence. (*Il se met à la table, il écrit; Alexis est derrière lui.*)

ALEXIS.

» Mon père!... mon père!... (*il prononce la seconde fois avec un accent plus expressif.*)

NELCOUR, (*se retournant.*)

Tu te trompes, c'est moi qui lui écris.

ALEXIS, (*soupirant*).

Ah! oui, j'ai cru que c'étoit à lui. (*il dicte.*) « Monsieur, si votre fils à été coupable. . .

NELCOUR, (*s'arrêtant.*)

Tu ne l'as pas été, m'as-tu dit?

ALEXIS.

N'importe, laissons-le lui croire, il seroit trop à plaindre s'il savoit la vérité...

NELCOUR, (*lui prenant la main.*)

Très-bien pensé, voilà une délicatesse dont, s'il est sensible, il doit un jour te savoir gré.

ALEXIS.

Je l'espère.

NELCOUR.

Poursuis.

ALEXIS.

» Croyez aussi qu'il étoit près de vous une personne trop
» in éressée à lui nuire. . .

NELCOUR.

Une personne!... il faut la nommer . . . point de ménagement avec les méchans...

ALEXIS.

Cetté personne n'est plus, et je dois respecter jusqu'à la mémoire de ce qu'il a aimé...

NELCOUR, (*ravi, et lui serrant la main.*)

Quelle ame ; à merveille, dicte toujours.

ALEXIS.

» Il a bien souffert...

NELCOUR, (*soupirant.*)

(*à part.* (Il a peut-être bien souffert aussi lui... avant de mourir.

ALEXIS, (*répétant exprès et d'une voix émue.*)

» Il a bien souffert !...

NELCOUR.

J'ai entendu... bien souffert...

ALEXIS, (*avec ame.*)

» Daignez lui pardonner...

NELCOUR, (*répétant.*)

» Lui pardonner...

ALEXIS.

» Je m'intéresse à lui... n'est-ce pas monsieur que vous vous
» intéressez ?...

NELCOUR, (*écrivant.*)

Sans doute.

ALEXIS.

» Comme si c'étoit... c'est beaucoup dire peut-être...

NELCOUR, (*écrivant vîte.*)

Non, non, dictes toujours...

ALEXIS.

» Comme ci c'étoit mon propre fils...

NELCOUR, (*vivement.*)

Je l'avois déjà mis... vois...

ALEXIS, (*ravi.*)

Ah ! oui, oui, c'est bien vrai. (*il s'apuie contre le fauteuil.*)

NELCOUR, (*le fixant avec surprise.*)

J'attends... y a-t-il encore ?... (*à part.*) Comme il est ému !

ALEXIS.

Voilà tout !... S'il me pardonne, je n'ai plus rien à désirer...

NELCOUR.

L'adresse ?...

ALEXIS, (*très-ému.*)

L'adresse !... je la porterai moi même...

NELCOUR, (*étonné.*)

Et tu dis qu'il ne veut pas te voir ?...

ALEXIS, (*tremblant.*)

Je m'enhardis...

NELCOUR, (*étonné, et à part.*)

Quel soupçon !... oh non ! je m'abuse. (*haut.*) La voilà ! (*Alexis tremble.*) qu'as-tu donc ? la voilà !... (*il tremble aussi.*) vas, vas la porter... est-ce loin ?...

ALEXIS, (*tremblant.*)

Non, non pas loin...

NELCOUR.

Eh bien.. (*haut.*) tu restes !...

ALEXIS.

Non, je m'approche...

NELCOUR, (*reculant.*)

(*à part.*) Seroit-il possible ? dieux !

ALEXIS, (*avançant.*)

Je la lui présenterai... à genoux...

NELCOUR, (*reculant encore.*)

Tu t'y mets !...

ALEXIS, (*à genoux et le suivant.*)

Cela l'attendrira peut-être, et là, les larmes aux yeux...

NELCOUR.

Tu les as déja !

ALEXIS.

Je lui dirai : Alexis vous présente... (*il lui présente la lettre.*)

NELCOUR, (*reculant.*)

Dieux ! quel sentiment j'éprouve !...

ALEXIS.

Alexis vous présente... croyez-vous qu'il la prenne, monsieur ?

NELCOUR, (*debout et se reculant.*)

Mais oui... je crois... je ne sais...

ALEXIS, (*douloureusement et se trainant à genoux.*)

Il ne la prend pas pourtant !...

NELCOUR.

Alexis ! parles, je le veux, qui es-tu ?

AEEXIS, (*en larmes.*)

Mon... mon... monsieur...

NELCOUR.

Eh dis donc mon père... si je le suis...

ALEXIS, (*se prosternant.*)

Eh dites donc, mon fils... si vous daignez me reconnoître...

NELCOUR.

Mon fils !... toi !... toi !... tu es mon fils ! mais... puis-je... tes torts... ah ! je n'écoute que mon cœur... oui, tu es toujours mon fils. (*Il se jette sur lui.*)

ALEXIS, (*le couvrant de baisers.*)

Que ce mot est doux à entendre !

Et a répéter... mon fils ! mon Cher fils... Venez tous... je Suis le père d'alexis, mon fils est retrouvé.

Scene XIV et derniere

Les précédents, Caroline, Ambroise, Amis, Domestiques.

Ambroise

Comment C'est alexis qui est ?.. le Garçon jardinier étoit le maitre... et moi qui étois Son Oncle, je ne Suis que... Ah ! mon dieu, j'en mourrai je Crois. (il S'assoit) je vous demandons ben pardon, mais C'est que de ma Vie je n'ai éprouvé une joie pareille. (il étouffe de plaisir et de Sensibilité.)

Alexis.

mon pauvre Ambroise, je Suis toujours ton neveu.

Melcour (de même.)

Oui, mon Cher Ami, toujours ; mais reviens à toi.

Ambroise (toujours assis)

Ça Va ben... Ça Va mieux !.. (tout le monde félicite alexis et l'embrasse) Ah

Ca, Quand vous l'aurez assez Embrassé.
passez le moi un peu, je vous en
prie, pour que j'en fasse autant.
(alexis se jette dans ses bras)
(Severement.) Mais M. alexis
pourquoi donc que vous ne
m'avez pas dit...

Alexis.

Je Craignois que tu ne trahisse
mon secret... et surtout que tu
ne partageasse l'opinion Cruelle
que mon pere...

Melcour, (à alexis.)

N'en parlons plus, j'oublie tout
et je te pardonne.

Ambroise

lui pardonner!... monsieur sachez
qu'on a toujours Calomnié ce
malheureux Enfant, vous l'accusiez
de ne pas vous aimer, jamais
vous écrire, eh bien voila toutes
ses lettres qu'on a sauvées après
la mort de votre femme dans
son secrétaire, elle a eu le

Soin d'empêcher qu'elles ne vous parvinsent, mais le Ciel n'a pas voulu lui laisser le tems de les anéantir, les v'là, tous les jours je les prenons pour vous les rendre, et si jusqu'à ce moment je ne l'ons pas fait, c'étoit dans la crainte de vous livrer à des regrets inutiles, et peut être à des remords!....

Helcour

Qu'entends-je? Ces lettres?

Alexis

Eh! Oui, mon père, Cent fois je vous ai adressé mes plaintes, les expressions de ma tendresse, les suffrages de mes maîtres, votre silence m'a désespéré...

Helcour

Ah! Quelle idée tu as dû avoir de ton père... que j'étois injuste sans le savoir! mais cette chère Caroline... cet évenement va lui ravir un état.

Caroline

Que puis-je regretter? ne Seraije pas témoin de Votre bonheur; ne pourrai-je pas Concourir avec lui à Embellir Votre Vie, Car Sans doute il ne Sera pas assez Cruel pour me priver de Cette Satisfaction.

Alexis

Ah! mon père, Si Vous Vouliez… il Seroit un moyen…

Melcour, (Souriant.)

Je Sais ce que tu Veux dire! je me rappelle ta Confidence! Alexis! Caroline! mes Chers enfans, je Vous unis, et j'espere que Vous ne me dédirez pas.

Alexis

Mon père! Caroline, nous ne nous Quitterons plus.

Ambroise

Ça Sera plus Commode, Quand

vous voudrez chanter des petits duos, par exemple.

Melcour

tu pourrois bien à présent me dire le troisième couplet

Alexis, (riant)

Oui! Oui, Oui.

Troisième Couplet.

Le jeune Urbain n'a plus d'alarmes
Son père enfin lui rend son Cœur,
désormais s'il verse des larmes,
Ce sont des larmes de bonheur.

(au public)

Si par son zèle il peut vous plaire
rien ne lui manque en ce moment,
aimez aussi le pauvre enfant,
Qu'il trouve en vous encore un père

(Le Chœur repète ces quatre vers)

Art. 61

M. Varey jean

demeurant à Burri

Pour un revenu imposable de

payera

Art. 62.

M. philippe Ve

demeurant

Pour un revenu imposable de

payera